1917 ☭ LA LUMIERE

CUBA AN IX

Pour Lénine, Trotsky et le Parti bolchevik, le sort de la révolution d'Octobre était lié à l'extension de la révolution mondiale et en particulier de la révolution en Europe occidentale.

En ce qui concerne la première partie de ces analyses, l'histoire n'a pas démenti les espoirs de la génération d'Octobre. Les révolutions chinoise, yougoslave, vietnamienne et cubaine ont élargi le champ révolutionnaire.

Mais, en Europe occidentale, cinquante ans après Octobre, la semence n'a pas germé. Ce n'est pas l'objet de cet article d'en analyser les raisons. Il est certain que la perspective des bolcheviks était la plus souhaitable pour le mouvement révolutionnaire, celle qui représentait un moindre coût du point de vue des intérêts mondiaux de la révolution. Le degré de développement et d'industrialisation des pays européens est — tant du point de vue de la lutte anti-impérialiste que du point de vue des problèmes posés par la construction du socialisme — un facteur qui épargnerait indiscutablement de nombreuses difficultés au mouvement communiste pris dans son ensemble.

Cette constatation faite, il n'en reste pas moins qu'il faut dans la pratique tenir compte de ce qui est : la révolution dans les pays dits sous-développés a pris une ampleur imprévue. On ne peut ni le regretter ni faire l'histoire avec des « si ». C'est la réalité que nous affrontons et qu'il faut savoir interpréter pour pouvoir agir.

⁂

La révolution cubaine fait partie de ces révolutions coloniales triomphantes ; ses caractéristiques sont certes déroutantes si l'on se réfère à la première des révolutions socialistes. Mais elle n'est pas plus « exceptionnelle » que ne le furent les révolutions soviétique et chinoise : toute révolution faite par les masses est en ce sens une exception, car les conditions en sont toujours différentes, les obstacles opposés par les classes exploiteuses à la victoire des exploités sont nombreuses et redoutables. Une révolution qui triomphe de ces obstacles ne doit rien au hasard : elle suppose une avant-garde révolutionnaire consciente, organisée, capable, dans des conditions objectives données, d'appliquer une stratégie et une tactique correctes.

Ce fut le cas à Cuba, et le Mouvement du 26 Juillet, dirigé par F. Castro, eut le mérite historique de déclencher la lutte armée pour la prise du pouvoir et de mener ensuite la révolution à son terme. De même que la révolution russe ne s'est pas stabilisée en Février, la révolution cubaine a dépassé l'étape démocratique bourgeoise du 1er janvier 1959. Mais alors qu'en Russie, le passage de Février à Octobre implique un changement profond du pouvoir, à Cuba la direction révolutionnaire est restée la même.

Dès 1960, un an après la victoire, la direction fidéliste lançait un appel à la révolution, et F. Castro exhortait les mouvements révolutionnaires latino-américains à « transformer la Cordillère des Andes en Sierra Maestra du continent », renouant ainsi avec la tradition bolchevique.

Aujourd'hui, des Cubains rejoignent la lutte anti-impérialiste continentale d'Amérique latine et combattent avec Che Guevara pour une révolution socialiste. Ceci n'est pas sans effet sur le mouvement ouvrier mondial ; dans des conditions bien différentes, la révolution russe avait eu un impact semblable sur les partis sociaux-démocrates de l'époque, entrainant des scissions nombreuses et provoquant la naissance des partis communistes et d'une nouvelle Internationale.

La révolution cubaine se heurte à la dégénérescence stalinienne des partis communistes latino-américains. L'éclatement de ces partis et la Conférence de l'O.L.A.S. sont peut-être les premiers symptômes de la renaissance du mouvement communiste.

Ces analogies ne sont pas fortuites ; toute révolution victorieuse confirme la validité théorique et pratique du marxisme ; ceux qui en ont trahi l'esprit sont balayés par l'histoire, qu'ils soient sociaux-démocrates ou qu'ils usurpent le nom de communistes.

⁂

Au-delà de ces analogies, des différences subsistent. La révolution cubaine n'a pas mis en place des organismes de type soviétique, et c'est sans doute sa faiblesse principale. La propriété privée a été abolie, l'économie socialisée, le prolétariat est armé dans des milices populaires, mais la participation des masses à la direction de la vie économique et politique du pays n'est pas institutionnalisée ; des tentatives diverses ont été faites dans ce sens ; l'institution du « pouvoir local » est la dernière en date ; les délégués du pouvoir local, élus dans des assemblées populaires, ont pour mission de réaliser un certain nombre de tâches : les services communaux, commerciaux, la construction à l'échelon local, la production industrielle et artisanale, sont de leur ressort

Si cette initiative est intéressante, elle n'en reste pas moins limitée pour l'instant, comme le montrent les objectifs locaux qui lui sont assignés. Dans sa définition actuelle, le pouvoir local ne se fixe pas d'objectifs globaux et n'est pas supposé intervenir sur les options essentielles de la vie du pays.

Ceci est lié aux difficultés rencontrées dans la lutte contre la bureaucratie. Il y a, c'est indéniable, de la part de la direction cubaine une conscience précise du danger que représente pour l'avenir l'existence d'une « couche sociale à part » pourtant faiblement structurée. Mais cette conscience ne peut remplacer la mobilisation des masses au travers d'organes autonomes, et il n'est pas étonnant que les commissions de lutte contre la bureaucratie se soient bureaucratisées. Même si l'adhésion populaire au régime est grande, même si les dirigeants s'identifient au peuple, même si les contacts sont étroits entre masses et direction (et tout ceci est vrai à Cuba) cela ne peut remplacer une organisation dans laquelle les masses populaires ont les moyens de contrôler, de contester, d'élaborer les décisions qui les concernent.

Face au blocus impérialiste, aux difficultés de tous ordres qu'il affronte, le parti cubain fait appel aux masses qui entérinent les décisions ou qui, lorsqu'elles ne les acceptent pas ne peuvent le manifester que de manière larvée, en ralentissant d'une façon ou d'une autre leur activité productive. Car ce que le gouvernement révolutionnaire ne leur donne pas, c'est l'initiative.

Il est vrai qu'en U.R.S.S. les soviets ne jouèrent un rôle que pendant une période limitée. Mais l'importance que leur accordaient les fondateurs de l'Etat soviétique ne découlait pas d'une nécessité abstraite ou d'un impératif historique, mais bien d'une exigence pratique : une fois supprimée la propriété privée, il faut trouver des stimulants à l'activité sociale des hommes ; ces stimulants doivent être de nature essentiellement idéologique tels que l'enthousiasme, la solidarité, l'esprit internationaliste, mais ce qui joue un rôle moteur c'est — à l'échelon individuel et collectif — la participation souveraine du peuple. Pour permettre aux masses populaires de comprendre le processus dans lequel elles sont engagées, il faut leur en donner la responsabilité, et leur prise de conscience sera proportionnelle au degré d'initiative qui leur sera laissé.

C'est là la meilleure manière de garantir la réalisation des tâches difficiles qu'implique la construction du socialisme : garantie contre la bureaucratie, garantie d'une meilleure utilisation des ressources et d'une gestion économique plus efficace.

⁂

Ce n'est pas là un travail facile ; il serait absurde de sous-estimer les obstacles que sont, en ce domaine, le sous-développement économique et culturel, la pénurie de cadres, etc. La révolution cubaine n'a que 9 ans, et depuis son triomphe les réalisations révolutionnaires ont été en s'approfondissant, ce qui est un gage pour son évolution future.

On sait combien l'éloignement des perspectives révolutionnaires en Europe occidentale allait peser sur le destin de l'U.R.S.S. La révolution cubaine se trouve par contre dans une situation opposée : Cuba est partie intégrante d'un mouvement révolutionnaire ascendant ; malgré des échecs temporaires, la révolution latino-américaine s'amplifie, et Cuba en est l'avant-garde. Les dirigeants cubains assument les risques que cela implique, et le peuple cubain s'identifie à l'action exemplaire de Che Guevara : il est le meilleur garant de l'avenir de la révolution cubaine.

C. G.

LA RÉVOLUTION CINQUANTE A

(Suite de la page 1)

le stalinisme était inévitable entendent aussi par là que la dégénérescence de l'Etat devait également entraîner celle du Parti, ainsi que la décomposition de sa direction dans son ensemble — ce contre quoi nous nous inscrivons également en faux.

Ceux qui pensent ainsi n'ont également pas compris le rôle double de la bureaucratie soviétique, sur lequel Trotsky a insisté à de nombreuses reprises. Ils ne savent pas dissocier la dynamique propre des forces productives libérées par Octobre du rôle de la bureaucratie dans cette dynamique, plus exactement du passif qu'elle a provoqué par son rôle dirigeant. Il est évidemment impossible d'établir mathématiquement la part de chacun de ces éléments sur le plan du développement économique dans la période couverte par le règne de Staline proprement dit. Mais, à présent, depuis que s'est produite la « déstalinisation », c'est-à-dire une « libéralisation » dans laquelle s'est maintenue la direction de la société par la bureaucratie, les contradictions entre les forces de cette société et sa direction sont de plus en plus flagrantes : les réformes se suivent et donnent de moins en moins de résultats ; la société issue de la révolution d'Octobre n'a subi le stalinisme que contrainte et forcée, elle n'a pas progressé à cause de celui-ci et elle aspire à se débarrasser du carcan bureaucratique.

La « déstalinisation » ne montre pas seulement l'antagonisme qui existe entre la société soviétique et la direction de celle-ci. Si l'on tient compte qu'elle a commencé voici bientôt quinze ans et que les principales réformes ont été effectuées dans les cinq premières années, la « déstalinisation » a, par ses résultats très limités, confirmé une autre thèse de Trotsky, à savoir qu'il serait impossible de venir à bout du pouvoir bureaucratique par une simple intervention réformiste dans la société mais qu'il faudrait recourir à une lutte révolutionnaire, à une **révolution politique,** qui, en rétablissant à un niveau supérieur la démocratie soviétique, donnerait à la société soviétique une impulsion incomparablement plus grande que celle qu'elle a connue jusqu'à ce jour.

Le rôle double de la bureaucratie soviétique apparaît beaucoup plus clairement sur le plan international. Elle a certes défendu les conquêtes d'Octobre, mais à sa manière qui était de rechercher sans cesse un accord avec le capitalisme mondial pour l'établissement et le maintien d'un **statu quo**. De ce fait, tandis que tous ceux qui se dressaient contre le capitalisme se tournaient vers l'Union soviétique pour trouver un appui, les dirigeants de ce pays et des partis communistes dépendant d'eux leur ont offert une politique qui a limité et souvent brisé les poussées révolutionnaires. Que de temps et de lourdes défaites il fallut avant que cela ne commence à pénétrer dans la conscience de larges couches de militants révolutionnaires.

Il est un plan d'une grande importance, celui de la théorie, sur lequel il importe d'établir également un bilan, car « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire » (Lénine).

En premier lieu, il faut constater que la bureaucratie s'est constamment efforcée de dissimuler son existence dans les documents de l'Etat soviétique. Ses membres sont, dans les statistiques, placés dans des catégories de travailleurs, leurs gains ainsi cachés dans les chiffres globaux. Bien qu'elle dispose de privilèges considérables et d'un pouvoir tel que rarement classe possédante en a eu, elle se garde bien de mettre en avant toute idée qu'elle joue un rôle déterminant dans la nouvelle société. Cette aspiration à se voir dissoute dans le « peuple entier » témoigne tout en étant forte voir et aux privilèg est un élément p où se construit

Nous avons dit le plan de la pr cile de mesurer, des forces produ bre, ce qu'il falla bureaucratie. Mai n'ont pas seulem térielle, elles pro Or, si l'histoire toutes les classes leurs idéologies lider leur domina soviétique montre produit aucune qu'elle s'est born sa domination s tionner un salmig qu'elle a sclérosé principes de la Sur le plan idé de la bureaucrat qui est aussi un parasitaire dans révolution d'Octo

Cette faillite tr ticulièrement sais les dirigeants so jusqu'à ceux d'a aucune théorie bre, aucune exp du pouvoir par le qui n'avait pas bourgeoise, ni développement de l'U.R.S.S. Le P.C.U.S. » sur le bre sont un do trouve qu'une de progressive rég là, de quelques à des « opport gauche », et o

Pour célébrer Octobre

LIBERTÉ POUR DANIEL ET SINIAVSKI

Cinquante ans après Octobre, les deux écrivains révolutionnaires les plus originaux et courageux apparus en URSS dans la dernière période, Youli Daniel et Alexandre Siniavski, sont dans un camp de concentration au régime le plus sévère.

Ces camps, ils viennent de faire l'objet d'un livre, LE VERTIGE, d'Evguenia Guinzbourg, dix-sept ans de prison et de déportation sous Staline, libérée après la mort de celui-ci. L'auteur est libre, elle a pu écrire son livre en URSS, mais non l'y faire éditer. Seuls les Occidentaux peuvent le lire traduit (1).

Evguenia Guinzbourg était-elle une opposante ? Même pas, une fidèle de la « ligne générale » jusqu'au sein de la déportation, pour qui les trotskystes ont toujours senti le soufre, et qui ne semble pas penser que les réhabilitations doivent aller plus loin que celles décidées aux XXe et XXIIe congrès. Son témoignage sans emphase n'en est que plus accablant. Ce que nous avions révélé jadis, et nous faisait alors traiter de calomniateurs du « paradis soviétique », nous ne pensions pas nous-même que cela atteignait cette profondeur dans l'horreur sadique, Evguénia Guinzbourg dit sa confiance en le régime de sa patrie qui a fini par supprimer les camps. Mais quel est donc le sort de Daniel et de Siniaviski, pour, entre autres crimes de même farine, avoir montré qu'il y avait encore des déportés pour opposition, les calomniateurs (2) !

Cette année nous a apporté aussi la première traduction française des CONTES D'ODESSA (3) d'Isaac Babel, qui paraissent huit ans après la réédition de CAVALERIE ROUGE (3). Nous aurons bientôt sa correspondance. Babel, lui, est réédité en URSS, mais le secret pèse toujours sur les conditions de sa mort en 1941. Le temps a désamorcé le caractère « subversif » de ses récits de douleur, de tendresse et d'humour (si proches par le ton de ceux de Daniel et Siniavski) qui, sous Staline, condamnaient à mort ce petit juif tout de sensibilité vibrante, dont son préfacier, Maurice Parijanine, écrivait en 1930, après avoir appelé sur lui une étude de Trotsky, en complément de LITTERATURE ET REVOLUTION (4) : « Je reconnais (en Babel) un écrivain révolutionnaire. Je sais qu'il va se dépouiller de ses derniers préjugés « littéraires » et qu'il grandira comme artiste, comme personne, comme homme. J'ai confiance en lui, je le préfère. » Les CONTES D'ODESSA prouvaient déjà que la confiance de Maurice Parijanine était fondée. Mais hélas ! cette vie fut tranchée.

Nous laissons la presse bourgeoise verser des larmes sur la mort de l'opportuniste impudent Ilya Ehrenbourg. Pour le cinquantenaire d'Octobre, tous les intellectuels à qui sont chères les lettres soviétiques devraient n'avoir qu'un seul mot d'ordre : Libérez Daniel et Siniavski !

Michel LEQUENNE

(1) Editions du Seuil.
(2) Le Verglas, de Tertz-Siniavski, chez Plon.
(3) Gallimard.
(4) « Dossiers des Lettres nouvelles », Julliard.

OM

(Suite de la

gauche de l'inte
était engagée d
du stalinisme,
tel programme.
laissée manœu
de la bureaucr
à la défaite du

Quelle est l
Pologne, onze
ments d'octobr
bien réussi à
mais elle n'a
aucun des pr
crise. La directi
en 1956, est to
jourd'hui. Les
d'éclater, bien
sieurs coins du
mouvement de
dans le milieu
étudiants. C'es

EN

TROTSKY :
Littérature
SINIAVSKY-TE
Le Verglas
Lioubimov
DANIEL - AR
Ici Moscou
Evguenia GUIN
Le Vertige
Isaac BABEL
Cavalerie r
Contes d'O
Dossier de l'a
Siniavski -